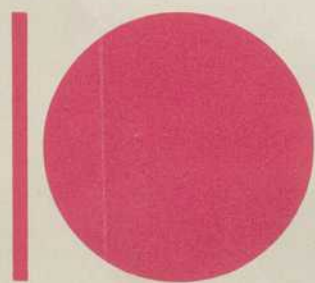


LA GALERIE des ARTS
16, Rue Saint-Marc - IV^e

NOVEMBRE 1967

L' AVENTURE DE L'ART ABSTRAIT



ANS APRES



FICHET (en 1959)



GUITET (en 1959)



MARTIN BARRE (en 1959)

En 1956 paraissait, chez Robert Laffont un livre de Michel Ragon intitulé « l'Aventure de l'art abstrait ». C'était la première fois, en France qu'un ouvrage de grande diffusion adoptait pour sujet l'histoire encore brève mais tumultueuse et riche d'un art alors en plein développement. Le même titre désigne l'actuelle exposition au musée Galliéra qui dresse le bilan de cette aventure. Symboliquement, cette anthologie s'insère dans un plus vaste programme d'ensemble qui constitue les manifestations annexes de la V^e Biennale de Paris.

Il est exemplaire et sans doute symbolique, en effet, que l'art abstrait soit ainsi présenté en annexe de la Biennale de Paris et dans un musée dont le sérieux et la dignité ne sont pas à mettre en doute. De là à conclure que l'art abstrait, entrant au musée (dans le sens péjoratif donné à cette expression) et qu'étant en marge d'une biennale de jeune (qui, elle, prône les formes les plus neuves de l'art) de là à dire que l'art abstrait est dépassé, il n'y a qu'un pas. Et certainement plus d'un, malveillance ou snobisme, ne manquera pas de le franchir.

Quant à moi je vois là l'occasion unique de faire le point sur deux problèmes parmi les plus importants de nos jours, en ce domaine : celui de la contemporanéité considérée comme le critère essentiel de la qualité et de la valeur d'un artiste ; celui de la nécessité de s'insérer dans un mouvement au risque de passer, si l'on reste solitaire et fidèle à soi-même, pour rétrograde, ce qui aujourd'hui est le pire des vices.

On en arrive à cette situation tout à fait stupide qui veut que la critique d'art soit, de même que la couture, uniquement axée sur le « dernier cri » et que l'indépendance d'un artiste vis-à-vis des écoles le coupe généralement de toutes les occasions de se manifester.

Pour les jeunes artistes de moins de trente-cinq ans qui présentent leurs œuvres au musée d'Art moderne sous le vocable de la Biennale de Paris, l'exposition de Galliéra sent un peu le moisi du passé.

Et pourtant c'est sous le signe de la plus franche liberté, dans l'enthousiasme d'une renaissance que cette aventure a été vécue.

1950-1957. Les jeunes qui arrivaient immédiatement à la suite de la génération des « grands abstraits » avaient, en commun, le souci d'échapper à un certain académisme que fustigeait d'ailleurs, dans un texte mordant, l'un des critiques les plus actifs de l'époque : Charles Estienne.

Contrairement aux artistes qui allaient leur succéder, et contrairement également à ceux auxquels ils succédaient, ils n'étaient ni des provocateurs ni des négateurs : soucieux surtout d'être de bons artisans de leur art. Comme le déclare Michel Ragon : « Face aux actuels servants de la technologie : les artistes ingénieurs, ou, à leur opposé, des célébrants du culte de l'objet, ou plus encore des protestataires figuratifs de la peinture de témoignage, ils donnent l'impression d'être en dehors du temps. »

En effet, contrairement à ceux de la dernière génération ils ne visaient pas à témoigner de leur temps. Paradoxe, à première vue, car ils étaient issus de la guerre, de l'enfer. Au lieu de protester socialement, de s'insurger contre un ordre social qui avait fait son autocritique dans l'événement, ils visaient à trouver un ordre universel à travers la matière, à travers des valeurs intemporelles. Alors qu'aujourd'hui, dans une ère de super production, de loisirs, de bonheur démocratisé et de culture presque obligatoire, le peintre vise à cerner le provisoire, l'unique, le momentané, le présent exacerbé.